

## Au-delà de la culture

Edward T. Hall, Seuil 1979 – USA 1976

Fiche de lecture Dominique Peyre – Mars 2017

« Le phénomène d'identification est peut-être le plus important aspect psychologique de la culture, un pont qui relie la personnalité à la culture. S'il fonctionne admirablement en cas de lentes transformations, il fait d'immenses dégâts en périodes de changements rapides comme celles que nous vivons fréquemment. Il s'avère être alors l'obstacle le plus important à une meilleure compréhension entre les cultures et à l'amélioration des relations entre les peuples du monde. L'homme doit maintenant se lancer dans la difficile aventure du voyage au-delà de la culture car il n'est de libération plus grande et plus hardie que celle où on parvient progressivement de l'emprise de la culture inconsciente. »<sup>1</sup>

Ce sont les dernières lignes de ce livre, l'objet de la démonstration.

Edward T. Hall (1914 – 2009) est un anthropologue américain et un spécialiste de l'interculturel. Il a beaucoup étudié la perception culturelle de l'espace. Il a vécu et travaillé avec les nations Navajo et Hopi dans les réserves dans le Nord-Ouest de l'Arizona, en Europe, au Moyen-Orient et en Asie. Dans les années 50, il a aussi travaillé pour le département d'État des États-Unis où il enseignait les techniques de communication interculturelle au personnel du service étranger. Il a développé le concept de cultures à « contexte riche » ou « contexte pauvre » essentiel pour comprendre les relations interpersonnelles, la notion de proxémie qui permet d'intégrer la distance physique dans ces relations ainsi que celles de « polychronie » et « monochronie » pour décrire la relation au temps.<sup>2</sup>

Dans "au-delà de la culture", publié en 1976, il s'appuie sur toutes ces recherches et ces rencontres interculturelles. Il observe aussi bien les autres dans ces relations que lui-même. Le livre foisonne d'exemples concrets. Parfois il emprunte au monde animal et au travail des éthologues. Il reprend et explique les concepts qu'il a développés dans toute sa carrière. Chaque chapitre est consacré à une thématique. La table des matières, à elle seule, trace le fil du raisonnement. Celui-ci d'une part montre que la culture est un élément essentiel de la personnalité, entièrement intégré, inconscient. Pour en découvrir les ressorts les plus cachés, ce qui nous apparaît comme des évidences indiscutables, comme le réel, il est nécessaire de se confronter à d'autres cultures. D'autre part, il se livre à une critique de l'éducation américaine qui empêche le développement de nombreux aspects humains nécessaires dans la relation à soi et à l'autre.

### Table des matières

- |                                     |  |
|-------------------------------------|--|
| 1. Le paradoxe de la culture        | 9. Situation                                       |
| 2. L'homme, être de projection      | 10. Actions en chaîne                              |
| 3. La résistance et la vie          | 11. Culture cachée et actions en chaîne            |
| 4. La culture cachée                | 12. Mémoire et images                              |
| 5. Rythmes et mouvements corporels  | 13. Bases culturelles fondamentales de l'éducation |
| 6. Contexte et signification        | 14. La culture, force irrationnelle                |
| 7. Contexte riche – contexte pauvre | 15. Culture et identification                      |
| 8. Pourquoi le contexte ?           |  |

1 Page 234

2 Source : wikipédia et le livre lui-même

## 1. Le paradoxe de la culture

Pour les occidentaux, le temps est linéaire, il se déroule comme une route, on peut voir devant et derrière. C'est quelque chose de concret, qu'on peut gagner, perdre, rattraper. On peut aussi le découper et donc fixer des horaires, découper les tâches et la façon de les réaliser, les interrompre suivant ces horaires. L'auteur nomme cela monochronie ou temps M.

Dans une autre modalité, qu'on trouve par exemple dans les pays méditerranéens, le temps est plutôt conçu comme un point « et ce point est sacré »<sup>3</sup>. Dans cette conception, il n'est pas imaginable d'interrompre une tâche alors qu'on est en plein dedans, sous prétexte que c'est l'heure. L'auteur nomme cette conception polychronie ou temps P.

Les tenants du temps M ne voient que du désordre là où on vit un temps P.

Les premiers feront une file d'attente, les seconds essaieront d'attirer l'attention du vendeur. Les premiers sont en relation avec peu de personnes pour réaliser une tâche limitée, indépendamment d'une vue globale, présente ou non. Les seconds donneront priorité à une vue globale et chacun sera en permanence en relation avec beaucoup de personnes pour s'informer et y insérer son activité.

## 2. L'homme, être de projection

Écrire sa pensée, définir la grammaire, construire une technique, sont des projections : de la pensée, de la structure du langage, de la fonction recherchée. Or on en vient à croire qu'elles sont le fait projeté : pensée, langage, fonction. L'auteur nomme « transfert de projection » « cette opération intellectuelle courante par laquelle la projection est confondue avec le fait projeté ou le remplace. »<sup>4</sup> On prend l'objet technique pour la fonction, le langage pour la pensée...

L'objectif d'une projection, c'est de prolonger la fonction. Elle permet à l'homme d'aller plus loin : mieux couper avec un couteau, voir l'invisible avec un microscope ou un télescope, élargir sa pensée avec le langage, sa compréhension de certains phénomènes avec la physique et les mathématiques, élargir sa mémoire visuelle avec la photo... La diversité de ces projections révèle aussi la diversité des capacités humaines. « [...] pensez au miracle de la composition musicale, de la poésie ou des mathématiques qui restent un mystère pour ceux qui n'y entendent rien. »<sup>5</sup> Les projections prolongent les capacités de l'homme mais ne les remplacent pas. Pas de microscope utile sans l'œil, pas de poésie sans un esprit créateur... Mais ces projections ont aussi un caractère mutilant sur les fonctions qui les ont créés. Chacune cache quelque chose de cette fonction humaine. Par exemple, l'objectif de l'appareil photo ne voit pas la même chose que l'œil et fait perdre une grande partie du contexte. Plus largement, l'auteur décrit l'emprise de la théorie sur la réalité. Dès ce chapitre, Hall insiste sur l'inadaptation de l'éducation. « Le danger est que les problèmes de la vie réelle soient écartés au profit des systèmes philosophiques et théoriques, seuls considérés comme réels. Je le vois tous les jours avec mes étudiants. J'ai constaté que seize années d'études leur ont tellement lavé le cerveau qu'il est impossible d'obtenir d'eux qu'ils aillent au-dehors et qu'ils se contentent d'observer et de noter propos, impressions ou événements auxquels ils ont assisté. [...] il faut qu'ils sachent à l'avance ce qu'ils vont découvrir et qu'ils aient une théorie ou une hypothèse à vérifier. »<sup>6</sup>

Étudier l'homme, c'est en fait étudier ses projections. Elles ont la capacité à nous apprendre beaucoup sur nous-mêmes à condition de prendre le temps d'observer ce qu'elles cachent. La culture en général est une projection et le transfert de projection est permanent. On confond l'homme avec sa culture, on oublie ou néglige ce qu'est un homme avec ses multiples capacités qui dépassent ou pourraient dépasser les limites données par la culture. C'est ainsi qu'on apprend dès l'école que le « vrai » langage est celui des livres et de l'école. C'est ainsi que l'économie est traitée comme un problème physique et que la technologie est devenue une fin en soi. C'est là qu'on recherche la solution aux problèmes de nos sociétés. On demande aux ingénieurs et non aux sociologues de résoudre les problèmes.

3 Page 22

4 Page 34

5 Page 41

6 Page 43

L'auteur présente le concept de cultures à « contexte élevé », où les relations humaines et le partage de l'information tiennent une place prépondérante et celles à « contexte faible » plus individualisées, cloisonnées, où les hommes sont de plus en plus conditionnés par leurs machines, au point de leur ressembler.

### **3. La résistance et la vie et 4. La culture cachée**

L'auteur montre à quel point notre comportement culturel est intégré, inconscient. Il va de soi et est considéré comme inné et donc supposé identique pour tous. C'est seulement à l'occasion de la rencontre d'une autre culture (ou sous-culture interne au pays), quand il n'y a plus concordance, qu'on peut prendre conscience de ses propres automatismes culturels. Mais en général on cherche plutôt à les nier, à juger la situation à partir de nos évidences. Il cite comme exemple une culture asiatique à contexte élevé où on ne voit réellement les personnes que quand elles ont « pris corps », quand une relation s'est construit, petit à petit, permettant de l'intégrer dans le système social. Au contraire, dans la culture américaine, à contexte faible, c'est le statut et la fonction qui crée la présence, l'importance de la personne. Un diplomate vit très mal qu'on lui accorde très peu d'attention, qu'on le fasse patienter des heures dans une antichambre. Ce n'est pas de l'impolitesse, c'est qu'il n'a pas encore place dans le système social.

Pour Hall, les Américains construisent leur vie sur le travail.<sup>7</sup> La famille, la vie personnelle viennent après. Il est difficile d'établir des relations profondes avec quelqu'un. A l'inverse, les Japonais ont besoin de relations profondes, ont une préférence pour l'intime, la promiscuité... mais en même temps font preuve d'un très grand formalisme dans les relations publiques, qui interdisent l'expression de l'émotion, la transmission d'information non demandée. Pour un américain, un contrat impose de réaliser des objectifs, sans considération particulière pour les relations humaines. Au Japon, il doit apprendre que la signature d'un contrat c'est le début et non la fin. Il faudra toujours entretenir la relation avec le client.

### **5. Rythme et mouvement corporel**

Dès les premiers jours de la vie, il y a une synchronisation entre le corps et l'échange verbal. Deux personnes qui se parlent sont synchronisées. La parole d'une troisième personne les désynchronise. Cela empêche de se « comprendre » corporellement. Dans un groupe, il y a aussi une synchronisation inconsciente, du corps et du rythme. Des chants de travail jouent ce rôle-là, mais aussi le langage parlé. Hall a par exemple observé un groupe qui entretient une conversation continue sans intérêt particulier. Quand elle ralentit, le travail ralentit. La synchronisation ne se traduit pas par la reproduction des mêmes choses mais par une certaine cohésion de l'ensemble. Quand la synchronisation est faible, il y a une tension, cela gêne le travail ou l'activité. Cela a d'autant plus d'importance, consciemment, que la culture est à contexte élevé.

Hall insiste aussi sur la synchronie entre public et artiste. « Dans un sens, les découvertes de la synchronie chez l'homme révèlent que les rapports de l'homme avec la création artistique sont beaucoup plus intimes qu'on le croit généralement. L'homme est art et vice-versa. [...] La conception qui veut les séparer est un autre exemple du transfert de projection. »<sup>8</sup>

Les travaux sur la communication non-verbale tendent à occulter le contexte, alors que celle-ci participe du contexte. Elle ne peut pas être interprétée isolément. Le contexte est lié à une société culturelle et aux sous-groupes dans cette société : hommes, femmes, ethnies<sup>9</sup>, positions sociales...

Les comportements non verbaux sont normés dans chaque culture ou sous-culture d'un groupe social.

7 Sauf peut-être la nouvelle génération dit-il en 1976

8 Page 81

9 À Cluny, Nicolas Jounin rappelait que, si on définit les groupes « arabe » « noir », il est nécessaire de définir aussi le groupe « blanc ». Le fait qu'il faille le préciser dénote à quel point il y a une évidence culturelle, une non-catégorie de base, dont les codes ne sont pas vus puisqu'ils sont « normaux ». Ils sont naturels., ils représentent la jauge pour évaluer tous les autres.

Proxémie, kinésique<sup>10</sup> sont liées à un contexte culturel et sont très difficiles à interpréter en dehors de son propre contexte. Plus la distance culturelle est forte plus on va faire d'erreurs d'interprétation. Or chacun considère son modèle de communication non verbal comme universel. Ces codes sont liés à l'image de soi, à la normalité, à l'identité. La rencontre d'une autre culture est le meilleur moyen, voire le seul, pour apprendre à connaître ses propres modèles.

Parmi les exemples développés dans ce chapitre, Hall évoque une recherche sur le cinéma Navajo. En observant la façon dont des Indiens sans instruction faisaient des films sur des événements qui les intéressaient la recherche avait pour but « d'apprendre la structure de la grammaire implicite non verbalisée du monde Navajo. »<sup>11</sup> En fait, les chercheurs en ont appris davantage sur leurs propres structures non écrites et non verbalisées. Hall, invité à relire les notes de cette recherche leur fait remarquer : « Vous semblez avoir un système, et chaque fois que les Navajo le violent, vous réagissez en notant ce qu'ils ne font pas. Maintenant que cette expérience est terminée, faites-nous le plaisir d'explicitier votre propre système. » L'une des différences majeures de perception entre les cinéastes Navajos et les cinéastes blancs est la façon de concevoir le film. Les cinéastes blancs pensent par bribes et comptent sur le montage pour en faire un tout cohérent. Les cinéastes Navajos pensent par séquences entières avant de commencer à filmer. « Les rythmes navajo sont plus intégrés que les nôtres. Nous les retrouvons dans leurs mouvements, ce qui leur permet de vivre (et même de filmer) de façon plus intégrée, plus globale. Par contre, nous coupons les cheveux en quatre et il est parfois dur de vivre dans un monde fragmenté. »<sup>12</sup>

## 6. Contexte et signification

La culture agit comme un filtre pour les informations que nous recevons. Elle forme « un écran sélectif entre l'homme et le monde extérieur. » Elle définit le champ d'attention et par là même le champ d'ignorance. On perçoit uniquement ce qui donne signification et structure notre univers. De plus, quand nous énonçons des faits, qu'ils soient réels, virtuels, passés ou futurs, nous sélectionnons les éléments de contexte en fonction de notre culture. Un événement comporte beaucoup plus d'aspects que ce qu'on en dit. Le langage, parce qu'il est linéaire et parce qu'il est inséré dans une culture, conduit à accentuer certains aspects et à en occulter d'autres. Mais le filtre dépasse largement le langage. Au moins cinq éléments de contexte modifient notre perception et notre ignorance de la vie : « le sujet ou l'activité, la situation, le statut dans un système social, l'expérience passée et la culture. »<sup>13</sup>

Pour Hall, la pensée occidentale tend à plus considérer les idées que les faits, ce qui est un très grave inconvénient. Le fait d'avoir une pensée linéaire rend difficile la compréhension entre les hommes. La complexité du monde actuel et sa vitesse empêche aussi de bien se connaître, d'intégrer le contexte. Or pour se comprendre il faudrait définir ce que chacun prend en considération ou néglige.

Hall développe les difficultés à accepter de prendre en compte le contexte, que ce soit au niveau social ou des relations individuelles. Il développe les questions de proxémie et de besoin d'espace, qui ne sont prises en compte dans nos sociétés qu'en fonction du statut (par exemple, avoir un grand bureau) et pas des besoins spécifiques aux individus (besoin de s'isoler, d'être au calme pour travailler...). Il cite un psychologue, Roger Barker que ses observations conduisent à affirmer que l'environnement est le facteur essentiel dans le comportement des personnes, indépendamment de la psychologie propre des personnes. Cependant, les informations reçues sur cet environnement sont partielles. « [...] l'environnement fournit des informations assorties d'un système de contrôle. Ce dernier régule les entrées d'informations en fonction des exigences de l'environnement d'une part, et des attributs du comportement de ses composants humains d'autre part. Cela signifie que le même environnement fournit des informations différentes à des personnes différentes et des entrées d'informations

10 Façon de se mouvoir et d'utiliser son corps

11 Page 84

12 Page 85

13 Page 89

différentes à la même personne si son comportement change [...] »<sup>14</sup> Nos sens ont aussi la capacité de compléter les informations (à entendre des sons manquants, à compléter les images visuelles...). Il n'est donc pas possible d'étudier l'homme en dehors de son environnement.

Dans les cultures à contexte riche, beaucoup d'informations sont déjà préprogrammées. La signification du contexte est connue et comprise. Les messages entre les personnes en contiennent donc peu. Cela permet une communication rapide, efficace et économique, mais il faut du temps pour programmer ce contexte. A l'inverse, dans les cultures à contexte pauvre, il faut transmettre beaucoup d'informations. Mais ces informations peuvent malgré tout ne pas être adaptées, puisqu'elles ne tiennent pas compte de l'environnement de l'interlocuteur, de ce qu'il connaît...

Les communications riches en contexte sont facteurs d'unification et de cohésion, elles sont durables et résistantes au changement. A l'inverse, les communications pauvres en contexte peuvent changer rapidement et facilement. Les projections pauvres en contexte changent à un rythme rapide alors que l'homme n'a pas acquis la capacité à s'adapter à ce rythme, ce qui crée une tension. Hall cite l'exemple de l'automobile qui a modifié tous les aspects de la vie sociale.<sup>15</sup>

## **7. Contexte riche – contexte pauvre**

Pour l'auteur, les blancs des USA sont dans une culture à contexte pauvre alors que la France est un mélange de contextes riches et pauvres<sup>16</sup>. L'administration a un contexte pauvre alors que la justice<sup>17</sup> ou le marché ont des contextes riches. La première s'impose de connaître le contexte des personnes mises en cause. Pour le deuxième, il faut connaître les clients, la relation client-fournisseur peut perdurer sur plusieurs générations.<sup>18</sup>

Une culture à contexte riche donne plus d'importance à la distinction entre autochtone et étranger. Quelqu'un qui est élevé dans un contexte riche compte plus sur les autres. Une personne s'attend à ce que son interlocuteur devine ce qui la préoccupe sans qu'il y ait besoin d'en parler directement, de fournir des explications. « Il tournera donc autour du pot, en avançant toutes les pièces sauf la principale. La placer convenablement -cette clé de voûte- est le rôle de son interlocuteur. Le faire à sa place est une insulte, une violation de son individualité. »<sup>19</sup>

Là où le contexte est riche, le responsable est réellement responsable de toutes les actions de ses subordonnés. A l'inverse, dans un contexte faible, la responsabilité est diluée. En cas d'incident, chacun se met à l'abri du « système ». Au besoin, on choisit un lampiste pour assumer la responsabilité.

## **8. Pourquoi le contexte ?**

L'adaptation interne au contexte permet à l'être humain de corriger les déformations ou les oublis d'un message. C'est vrai au niveau auditif ou visuel. On peut comprendre des mots déformés, une écriture très particulière ou reconnaître un objet à la forme inhabituelle. Reconnaître la concordance à un modèle est une fonction du cerveau beaucoup plus développée chez l'être humain que chez les autres

14 Page 100

15 On pourrait aujourd'hui citer l'informatique et internet qui provoquent une accélération du changement de contexte.

16 On est toujours en 1976 -à propos d'observations des décennies précédentes- et les choses ont probablement pas mal changé vers un contexte très affaibli. Cf. plus loin, dans les commentaires.

17 Contextualisation relative, contrairement aux USA, le contexte de la personne doit être pris en compte -en principe-, mais beaucoup plus rarement celui de la société.

18 Aujourd'hui, en dehors peut-être de l'artisanat et du petit commerce, réduits à des peaux de chagrin, les grosses entreprises s'intéressent peu à leurs clients ou à leurs fournisseurs. Il me semble qu'on entend la trace de cette perte dans les propos concernant des usines qui ferment suite à des délocalisations. Plus ou moins « de notre usine, de notre vie, de la ville ou du village... ils s'en moquent. » Ce qui suppose qu'ils auraient pu ne pas s'en moquer. Qu'en d'autres temps, d'autres acteurs se seraient intéressés à ce contexte. Et aujourd'hui encore, ne pas s'y intéresser, ça ne devrait pas se faire, c'est un manque de savoir-vivre. Regarder ça sous un angle culturel et pas seulement sous celui du capitalisme et de la lutte des classes apporte une nouvelle perspective. De fait, il y avait une culture partagée avec un patron plus ou moins paternaliste. On parlait déjà chez Schneider de « l'Américain », le fils formé aux USA, qui n'avait plus la même culture.

19 Page 112

mammifères. Hall développe la notion de contexte riche ou pauvre de la taxonomie. « Plus l'homme occidental classe, moins ses classifications ont d'utilité »<sup>20</sup>. La taxonomie scientifique a un but descriptif. Elle donne beaucoup d'informations qui ne sont vues que par celui qui a observé, pas par ceux à qui elle s'adresse. Toutes ces informations sont difficiles à intégrer dans un modèle utilisable. À l'inverse, la taxonomie populaire a une fonction de communication avec des personnes qui connaissent déjà l'objet.

Les Grecs définissaient déjà deux types de chercheur, ceux qui relèvent du système d'Apollon, qui vont amener des lignes déjà établies à la perfection (relié au contexte faible) et ceux qui relèvent du système de Dionysos, qui vont ouvrir de nouvelles pistes de recherche (relié au contexte fort). Les seconds, qui ignorent vers quoi ils vont, auront beaucoup de mal à être financés. La pensée occidentale est surtout préoccupée d'informations précises, spécifiques, indépendamment du contexte. Chacun croit alors détenir sa vérité sans qu'on sache construire une vue d'ensemble riche en contexte.

## 9. Situation

Dans chaque culture, il y a une multitude de situations standards qui correspondent chacune à des modèles de comportement. « La situation-standard est la plus petite unité viable d'une culture que l'on puisse analyser, transmettre et léguer comme une entité complète. Ces noyaux comprennent des éléments linguistiques, kinésiques, proxémiques, temporels, sociaux, matériels, personnels, etc. »<sup>21</sup> Qu'il s'agisse de saluer ou de gouverner, ou n'importe quelle activité humaine, on peut donc décrire des situations-noyaux. L'enseignement des langues se fait le plus souvent hors contexte et il ne permet pas de comprendre et donc de savoir se comporter dans la culture correspondant. Il serait beaucoup plus efficace d'apprendre ces situations-noyaux avec leur contexte. On n'apprend pas avec des règles à retenir par cœur d'abord, et à agencer ensuite. On apprend des unités globales qu'on mémorise comme des ensembles et qui pourront resservir comme modèles dans des situations comparables. Les cultures sont trop diverses (en interne) et trop différentes d'une construction théorique pour être comprises avec des règles mises bout à bout. Dans la rencontre avec une autre culture, il est plus utile de voir comment les situations se déroulent que de maîtriser un langage littéraire<sup>22</sup>. « Ce que le néophyte ou le profane doit savoir, c'est : qu'est-ce que je dis, qu'est-ce que j'exprime par mon attitude, mon intonation, mes gestes, mes vêtements dans cette situation bien précise ? Il doit aussi être capable d'interpréter le discours de son interlocuteur et son comportement en dehors de son appartenance à une culture. De nouvelles situations demandent l'apprentissage de nouveaux idiomes. Par exemple, faire connaissance avec des beaux-parents d'une classe sociale et d'une ethnie différentes. En fait, n'importe quelle situation qui se produit pour la première fois. »<sup>23</sup>

Comme les animaux, nous avons des besoins standard, mais ceux-ci sont niés ou non-reconnus dans le monde occidental. On est passé de la répression sexuelle à son omniprésence, on trouve les mêmes excès pour le jeu, et le temps n'est plus considéré en tant que cycle naturel mais comme une quantité qui gouverne nos vies. Suivant les cultures, l'agressivité est considérée d'une façon ou d'une autre. À chaque fois qu'il y a concentration, elle est canalisée selon des règles strictes. Tous ces facteurs se traduisent par des comportements spécifiques pour chaque situation. Du coup, l'étude des « besoins fondamentaux » de l'homme ne donne pas grand chose, tant les besoins sont liés à la culture. Il serait plus intéressant d'étudier les comportements standards, à partir des situations-noyaux. Ce qu'on ne sait pas faire.

## 10. Actions en chaîne

Hall emprunte à l'éthologie la notion d'actions en chaîne. Elle se rapproche de la situation standard. Elle suppose que dans une situation donnée, qui implique en général plusieurs individus, il existe une chaîne

20 Page 121

21 Page 129

22 Transcrire des entretiens est un bon rappel de la relativité des règles de grammaire et de prononciation.

23 Page 132

d'actions données, répétitive, prévisible qui doit se dérouler. Qu'il s'agisse d'un chat attrapant une souris ou de vendetta, de préparer le petit déjeuner ou de se fiancer, quand la chaîne est démarrée, elle doit en principe aller jusqu'au bout. Cela est d'autant plus important que le contexte est riche, ce qui correspond plutôt à un engagement personnel fort. A l'inverse, dans un contexte pauvre où l'engagement personnel est faible, c'est plutôt la loi qui va confirmer l'enchaînement. Ces chaînes d'action dépendent de la culture et la différence est source de tension. L'interférence d'une autre culture peut conduire à rompre la chaîne d'actions. C'est ainsi que pour un individu monochrome, qui préfère faire une seule chose à la fois, la confrontation avec un fonctionnement polychrone est difficilement supportable. De l'autre côté, dans une culture polychrone, la relation humaine est plus importante que l'achèvement de la tâche. L'injonction à accélérer pour finir dans les délais est perçue comme agressive et perturbante.<sup>24</sup> La cohabitation sera très difficile, avec des priorités, des objectifs et des « chaînes d'actions » différentes pour une tâche en principe identique (préparer le petit déjeuner ou construire une maison par exemple).

Les chaînes d'actions sont à la fois explicites et implicites. Les règles implicites sont plus figées et il y a beaucoup de réticences à les expliciter. « Comme l'inconscient de Freud, l'inconscient culturel est soigneusement caché, et comme les patients de Freud, nous sommes à jamais mus par des mécanismes qui ne peuvent être examinés sans aide extérieure. »<sup>25</sup>

### **11. Culture cachée et actions en chaîne**

La majeure partie de ce qui nous fait agir en fonction de notre culture se trouve dans des régions cervicales qui ignorent le discours. Ce sont les émotions qui servent de guide. Il est très difficile d'admettre qu'une part de notre comportement est inconscient. Il est une évidence qui n'a pas besoin d'être verbalisée. Mais l'évidence n'étant pas la même pour tous, elle est source de conflit entre les cultures.

Dans une chaîne d'action, il peut y avoir des phases d'arrêt possible, des bifurcations. Par exemple, pour un anglo-américain, il y a une escalade dans les querelles. Elles passent du non-verbal à divers moyens détournés, aux allusions puis aux échanges verbaux, à l'action en justice puis à la violence. La violence est la fin de la chaîne d'actions. Pour les hispanos, culture à contexte riche, on ne verbalise pas le conflit, on ne montre pas ses émotions. Quand le conflit devient visible, l'action ou la violence arrivent rapidement, mais l'intervention d'un tiers qui assume le rôle de médiateur peut encore arrêter le conflit, ce n'est que le milieu d'une chaîne d'action. A chaque étape, une bifurcation est possible. Mais si l'adversaire est d'une culture ou sous-culture différente, les signes avant-coureurs ne sont pas compris et les interventions inadaptées interrompent la chaîne d'action et génèrent la violence.<sup>26</sup>

L'auteur insiste sur le temps nécessaire pour comprendre une autre culture, temps qui n'est pas toujours présent dans les études ethnologiques. Par ailleurs, il note que les anthropologues s'intéressent plutôt

24 Nous en avons eu un bel exemple lors du Forum Social Nivernais. La CIMADE organisait un repas préparé par plusieurs équipes de migrants de différentes nationalités, dont un repas africain. Ce groupe a commencé le service un quart d'heure après les autres, sans les légumes annoncés. Dans cette ambiance militante, les commentaires étaient mesurés mais l'agacement très présent dans la file d'attente. Deux réflexions illustrent la différence de perception. Jérémy, organisateur du forum : « C'est quand même dommage qu'ils collent tellement au stéréotype africain. » Armel, togolais, a préparé et proposé les ignames après que tous les repas aient été servis : « Ils ont eu les ignames, ils ont été très contents du repas. ». Le premier réagit sur le respect de la règle et du temps, le second sur les relations humaines.

25 Page 151

26 J'ai constaté et entendu en Inde et au Bénin que quand un adulte décide de « corriger » un enfant, il est normal qu'un autre adulte intervienne et lui dise : « maintenant ça suffit ». La chaîne d'action a été respectée et il s'arrête naturellement. Si ce même parent est arrivé en France, l'appel à la loi n'a pas de sens face à l'évidence (pour le parent) que l'enfant a besoin d'une correction. Au contraire, ce parent peut comprendre qu'il faut surtout éviter de l'administrer en public -comme c'est d'ailleurs encore beaucoup le cas chez nous où l'expression « des coups de pieds au cul qui se perdent » cache beaucoup de taloches qui se donnent plus discrètement. Dans une école, un père expliquait « qu'il ne faut pas qu'on voit les traces de coup ». A l'inverse, il m'est arrivé plusieurs fois d'intervenir chez des voisins d'origines diverses, locales ou non, pour leur demander d'arrêter, avec comme seul argument ma peur pour le gamin. Cela a été admis à chaque fois.

au discours qu'aux actes. Or les membres d'une culture ne peuvent pas vraiment renseigner sur les lois sur lesquelles fonctionne cette culture. Il peut renseigner sur la bonne utilisation, pas sur ce qui ne se verbalise pas.

## **12. Mémoire et images**

Dans notre culture, le langage est mis au-dessus de toutes les autres capacités. Seule l'intelligence qui s'exprime par le langage est prise en compte dans l'éducation. Pour Hall, c'est un gâchis énorme. Il donne des exemples d'intelligence non verbale. Il cite Einstein qui ne pensait pas avec des mots mais avec des images qu'il devait ensuite arriver à traduire en mots ou en langage mathématiques. A l'intérieur d'une même culture, il existe des façons différentes d'apprendre.

Dans les études d'architecture, l'aspect visuel, esthétique est privilégié. Cela ne permet pas aux étudiants de voir leur futur rôle dans l'organisation de l'espace et son effet dans une relation culturelle à l'espace. Les architectes peuvent s'imaginer des volumes à partir d'une image à deux dimensions mais les clients vont rester sur une vision plus limitée, qui ne leur permet pas de projeter les usages de cet espace.

Hall a interrogé des étudiants en architecture sur le rôle de leurs sens dans la mémorisation. C'est une chose qu'on ne questionne pas habituellement et qui nécessite une longue auto-observation. Chacun est sûr, à priori, que sa façon de percevoir est identique pour tous. Pourtant, certains pensent par mots et d'autres par images. Les uns ont une mémoire très précise et très fidèle, auditive ou visuelle mais aussi corporelle, gustative ou olfactive. A cette mémoire correspond une imagination pour chaque sens. La culture et l'éducation influent aussi sur la capacité de mémorisation et sur les sens mobilisés. La culture américaine néglige la plupart de ces capacités alors qu'elles sont une partie essentielle du fonctionnement humain. Hall cite un inventeur qui a pu résoudre des problèmes physiques par sa capacité à imaginer en termes corporels la pression sur une valve. « La façon dont Fuller et Einstein abordent les lois de la nature comporte une part non négligeable d'engagement physique. En fait, les systèmes de pensée semblent dépendre de la capacité à se servir de fonctions apparemment liées au cortex moteur somato-sensoriel : c'est à dire de la capacité à rappeler une image en termes physiques. »<sup>27</sup>

## **13. Bases culturelles fondamentales de l'éducation**

Pour Hall, les cultures d'origine européenne ont « institutionnalisé » le savoir, ce qui constitue un « préjudice à la nature fondamentale de l'homme ».<sup>28</sup> Pour dépasser l'emprise culturelle, il faudrait avoir une meilleure connaissance de l'origine de l'homme, de la nature de son évolution et tenir compte de son être physiologique et biologique. L'auteur plaide pour une pédagogie qui prendrait en compte les différents modes de perception et de mémorisation sensorielle, mais aussi sur l'acceptation et la préservation des valeurs culturelles de chaque groupe ethnique.

Les Européens différencient le cerveau et l'esprit, l'organe et ce qu'on en fait. Or l'organe lui-même est modifié par l'expérience et il semble impossible de présenter un cerveau vierge de toute expérience. Ce qu'on appelle esprit correspond à de la culture intériorisée. Des expériences sur des animaux montrent que la mémoire n'est pas stockée en un lieu précis mais dans une image holographique. Enlever des morceaux de cerveau à des animaux (de la salamandre au singe en passant par le rat) n'altère pas la mémoire (se retrouver dans un labyrinthe par exemple). A l'inverse, la greffe d'un cerveau de têtard à une salamandre la rend végétarienne, elle adopte le « programme » du têtard. Pour Hall, cela explique la difficulté à changer de comportement et le temps nécessaire pour cela. Il fait le parallèle avec la psychanalyse qui impose de réexaminer de nombreuses fois le même matériau, à chaque fois sous un angle un peu différent. De fait, tous les aspects de la culture sont liés et chaque modification d'un aspect affecte l'ensemble. La culture est un tout, enregistré comme tel. Du coup, il est plus facile de réapprendre une autre image complète que de changer des éléments. Pour des enfants vivant une situation interculturelle, prétendre intégrer et donc mélanger les deux cultures, c'est leur demander de

27 Page 182

28 Page 186



traiter en même temps deux images différentes et potentiellement contradictoires.

Hall note l'inadaptation de l'éducation américaine qui repose sur l'idée d'un cerveau cloisonné, et une pensée qui repose sur les mots et les chiffres. Il cite d'autres résultats de recherche qui montrent que la partie frontale du cerveau, qui réalise la synthèse et l'expression des pensées est en rapport avec les parties du cerveau qui traitent la perception, la motricité, la réalisation des projets, la mémorisation et la résolution de problèmes. Il note l'absurdité d'une éducation qui requière l'immobilité. S'appuyant sur d'autres aspects du fonctionnement du cerveau, il dénonce d'autres aspects nocifs de cette éducation scolaire. Entre autre, le fait qu'elle use largement de la capacité à s'entraîner à réaliser des tâches sans passer par une phase d'analyse de la situation. Cette simplification est utile pour l'homme mais elle ne permet pas ensuite de s'adapter si la situation est modifiée. L'importance du jeu en tant que fin en soi et moyen d'apprendre avec ses égaux (sa classe d'âge) n'est pas non plus respectée.

Hall dénonce la primauté de l'organisation, de la bureaucratie, en particulier sur le plan scolaire. L'enseignement est basé sur la croyance que c'est au professeur de transmettre un savoir alors qu'on l'apprend souvent beaucoup mieux en apprenant aux autres qu'en écoutant les professeurs. L'étudiant apprend avant tout que l'horaire est sacré, indépendamment du déroulement d'une tâche ; qu'il faut se conformer à une bureaucratie ; qu'il y a des gagnants et des perdants ; que le prestige est lié à la dimension (une grande école est mieux cotée qu'une petite). En fait, cette école prépare surtout à accepter la bureaucratie, la hiérarchie et à respecter l'autorité et l'ordre établi.

Il conteste aussi la place de la science dans notre société. « Nous, qui avons été formés par la culture occidentale, sommes convaincus de détenir la vérité [...] et tout ce qui ne s'y conforme pas n'est que superstition et déformation qui révèlent des systèmes de pensée inférieurs ou moins évolués. Et cela nous donne "le droit de les délivrer de leur obscurantisme pour en faire nos égaux". L'éclatant succès que notre technologie a remporté sur le monde physique a aveuglé Européens et Américains sur les difficultés de leurs propres existences [...]. La science est notre nouvelle religion, et comme les religions antérieures, elle a été utile à l'homme jusqu'à un certain point. Mais elle trône maintenant sur un piédestal ; ses affirmations et ses rites ont, pour la plupart, valeurs de dogmes .»<sup>29</sup>

Dépasser sa culture inconsciente nécessite d'avoir une certaine conscience de soi pour pouvoir utiliser les expériences interculturelles. Cette prise de conscience vient bouleverser l'image de soi à des niveaux multiples : « les modes de déplacement individuels, leur rythme et leur cadence, la réceptivité à tel ou tel type de sensations, le degré d'intimité dans les relations personnelles et la nature des liens ainsi noués, l'expression de l'émotivité, son refus ou son acceptation, les images liées à la féminité et à la virilité, l'attitude dans les rapports hiérarchiques, la circulation de l'information dans les systèmes sociaux, les définitions du travail et du jeu, l'organisation de la psyché (la relation entre le Ça, le Moi et le Surmoi), la définition du Moi, et la liste est loin d'être close : disons qu'elle comprend tous les éléments de caractère personnel contrôlés par la culture. »<sup>30</sup>

#### **14. La culture, force irrationnelle**

Les occidentaux opposent la logique à l'irrationalité. C'est la logique qui doit permettre de travailler sur les idées, les concepts. Dans d'autres cultures, il n'est pas évident que la logique soit le meilleur moyen de prendre des décisions. Son caractère « sacré » est lié à notre culture. Nos transferts de projection nous poussent à prendre nos philosophies et nos croyances pour la réalité alors que ce sont des idées et des explications au même titre que d'autres idées ou d'autres explications et croyances appartenant à d'autres cultures.

Malgré cette suprématie accordée à la logique, nous savons que l'irrationalité est toujours présente dans la vie courante, qu'il s'agisse des actes d'achat ou d'autres comportements, du fonctionnement bureaucratique ou de nos réactions standard plaquées à un nouveau contexte malgré leur inadaptation. La culture elle-même est irrationnelle mais cette irrationalité étant partagée, elle est acceptée. Hall

29 Page 200

30 Page 205

prend l'exemple du gaspillage alors que les ressources s'épuisent. Au niveau individuel, ce serait de la démence. Au niveau collectif, c'est le progrès.

Les différentes cultures et sous-cultures constituent un système d'interdépendances emboîtées. On ne peut pas parler d'une culture sans faire référence à une autre culture. Même les anthropologues sont souvent enfermés dans leur propre culture, oubliant que la science est aussi un produit culturel.

## **15. Culture et identification**

Le bébé se différencie progressivement de sa mère, se reconnaissant comme un être différent physiquement et psychiquement. Dans notre culture, la séparation est supposée complète. Ce n'est pas toujours le cas, le lien aux parents, à la communauté, aux ancêtres peut persister toute la vie. C'est la culture qui détermine la limite entre l'intérieur et l'extérieur. Ces limites culturelles sont intériorisées et donc considérées comme réelles. En occident, avoir des visions, c'est être fou alors que c'est nécessaire ailleurs pour devenir guérisseur. Pour les anglo-américains, la santé mentale n'appartient qu'à la personne alors que pour les hispanos, le comportement anormal est lié à une situation. Ce n'est pas la personne qui est malade mais il faudra la protéger des situations où son comportement dévie.

Pour les occidentaux, les hommes sont individuellement en compétition. Un Indien Pueblo appartient à un groupe par son lignage, même s'il vit à l'extérieur. Aucune compétition n'est possible et l'école des blancs crée un conflit psychique en imposant cette compétition.

Certains comportements d'un enfant peuvent être désapprouvés culturellement (brutalité, égoïsme...) et donc punis et réprimés. L'enfant tend à se conformer aux attentes des adultes, pour autant, la cause à l'origine du comportement n'a pas disparu. Devenu adulte lui-même, il a toujours les mêmes besoins, le même comportement peut resurgir d'une façon détournée, mais lui se voit comme conforme aux attentes (doux, généreux...). Hall utilise le terme identification pour les situations où cet adulte voit chez un autre les comportements qu'il a lui-même réprimés. Il cherchera alors à les réprimer chez l'autre. Cela est vrai au niveau individuel, en particulier s'il s'agit de son enfant, mais aussi au niveau collectif. Pour Hall, c'est même le plus fort ciment qui assure la cohésion culturelle. N'ayant pas fixé la limite entre soi et l'autre ou entre sa culture et celle de l'autre, on ne peut admettre chez l'autre ce comportement réprimé chez soi. C'est un obstacle difficilement franchissable pour les rencontres culturelles.

## **Commentaires**

---

### ***La théorie pour nourrir l'expérience***

J'ai acheté ce livre un peu par hasard, alors que je traînais à librairie de la gare de Genève dans l'attente de mon train. Je n'aurai même pas dû passer par Genève. Il m'a fallu longtemps pour comprendre pourquoi je « devais » certainement lire ce livre. Il date de 1976, des choses ont changé, des pistes de recherche évoquées ont été plus ou moins poursuivies par d'autres. Pourtant, il me semble aussi actuel que les « pédagogies nouvelles » après plus d'un siècle.

J'ai mis cinq mois à lire ce livre de 234 pages. Presque toujours dans un car, un train, ou en attendant l'un ou l'autre, par petits bouts discontinus, quelques pages, la moitié ou la totalité d'un chapitre. Avec certaines difficultés au début et puis de plus en plus de plaisir en avançant, sans pour autant que ça me donne une boulimie de lire plus longtemps. Je ne connais que certains livres de contes de Praline Gay-Para qui me provoquent ce sentiment là. Quelques pages sont déjà une rencontre à la fois interculturelle et universelle, qui vient toucher des terminaisons sensibles, je ne sais pas lesquelles, mais c'est important de leur laisser le temps de diffuser, d'intégrer, de prendre racine, peut-être de fructifier. Il m'a fallu aussi plusieurs semaines pour réaliser cette fiche, reprendre mes notes, les notes des notes et reprendre des pans entiers de lecture, histoire de re-éclairer une notion finalement pas si claire que ça.

Guidée par le DHEPS et la « nécessité » de faire une fiche de lecture, j'ai pris des notes dès le début, ce qui n'a rien de naturel. De même que dans mes cahiers de recherche (à défaut de carnet ?), j'ai

progressivement ajouté de plus en plus de notes personnelles sur ce que m'évoque cette lecture. De façon très désordonnée, parce que c'est ainsi que les idées viennent et que j'ai besoin de les capter. Parce que cela fait partie, pour moi, du processus d'intégration d'autres idées : elles se mélangent progressivement aux miennes, se relient à mes expériences, leurs donnent un autre éclairage, mais pas un éclairage théorique lointain. Elles deviennent un élément, selon ma propre façon de penser, de ce que c'est que « penser son expérience ». Une relation intime entre l'expérience et des éclairages théoriques. Une jungle vivante en mouvement constant plutôt qu'un placard bien rangé.<sup>31</sup>

Au milieu de l'écriture de cette fiche, j'ai éprouvé le besoin de faire un dessin. Les images sont pour moi un moyen d'éclairer les idées. Mais ça ne marchait pas en dessin et j'ai découvert que j'ai besoin d'images, mais d'images en mots. Celles qu'on utilise aussi dans le conte, qui ne sont pas forcément compatibles avec une image graphique.<sup>32</sup> Pour le moment, je garde cette image de côté, elle est encore pleine de fils dans tous les sens.<sup>33</sup>

J'ai écrit dix autres pages de commentaires, en m'interrogeant sur la ou les cultures que je côtoie et sur la mienne, en partant de situations concrètes puis en essayant de lister beaucoup de mes évidences, en étant loin d'arriver à quelque chose de probant. Ça fait trop, une partie aura sa place pour finir de construire un récit de vie ou bien ailleurs.

31 La construction du livre me semble ressembler à cela. Des idées foisonnantes, des expériences concrètes et personnelles, pour construire une théorie et développer une thèse un peu militante à propos de l'éducation.

32 C'est parfois une catastrophe, d'essayer de représenter ces images. Elles y perdent toute leur magie. Un ours a tout à fait sa place dans un bonnet d'enfant, un œuf peut très bien être recousu... sauf qu'en dessin, c'est juste plat et idiot.

33 Il me semble évident que finalement, si j'arrive au bout d'un mémoire, il sera aussi plein de fils qui dépassent, même s'ils sont coupés à la dimension du papier. Je n'ai jamais eu autant besoin de notes de bas de page ou de fin que depuis deux mois.